Prénom et nom de l'auteur : **Brice Milan**

Titre de la nouvelle **: La Terre Retournée**

Nombre de signes (espaces compris) : **52894**

1- L’homme-singe

Erika attend que la tempête se calme. Dissimulée dans une cavité rocheuse, elle tremble comme un arbre sans feuille. L’attente peut être longue. Cette habitude de la solitude ! Les vents violents ne lui font pas peur. Elle tremble de froid. L’hiver s’est invité sans prévenir. Quel sera le temps demain ? Depuis sa naissance, les saisons changent de plus en plus vite. Lorsque ses parents étaient encore vivants, elles duraient quelques jours, parfois quelques semaines. A l’extérieur, les bourrasques redoublent d’intensité. Heureusement qu’elle a déniché ce refuge ! Peu à peu, les gémissements du vent la bercent pour s’endormir.

A son réveil, le silence règne à nouveau en maitre. S’extirpant de l’abri, elle découvre que la neige qui recouvrait le paysage a disparu. A la place, une chaleur étouffante prend à la gorge. Aucun foutu point d’eau à des lieux à la ronde ! Têtue, elle ne renoncera pas, la vie chevillée au corps. La mort de ses parents a décuplé sa détermination. Reprendre la route, après avoir noué son foulard sur la tête. Elle doit le trouver. Tout ce chemin pour rien n’aurait pas de sens. L’adolescente s’est échappée pour entreprendre une quête, en rêvant de lui. Ou était-ce un cauchemar ? Le sentier grimpe maintenant. Elle peine à atteindre le sommet. Pourtant, la vue vaut vraiment le détour. Les vestiges d’un immense oasis dans ce lieu de désolation. Erika sait qu’elle a atteint son but. Son hôte doit déjà l’attendre.

L’homme-singe trône sous un palmier jauni. Lorsqu’elle approche, une pluie diluvienne s’abat sur eux. Erika trempée éternue. L’autre l’observe à l’abri sous son parapluie, un rictus moqueur. Il ne ressemble pas aux autres hommes. Il est de petite taille, le visage émacié. Surtout, il est très poilu. Et ses incisives sont très pointues. Elle frissonne de peur cette fois-ci. Folie que sa visite. En plus, personne n’est au courant. Simon, le chef du clan, lui a interdit de sortir seule. « S’aventurer à découvert pour une gamine d’à peine treize ans, c’est carrément suicidaire ! ».

L’homme-singe replie son parapluie. L’averse est terminée en attendant la prochaine. Il s’ébroue comme un animal. Elle pense à son chien Tope-là, resté là-bas. Au moment de l’emmener, elle a craint ses aboiements.

— Qu’est-ce tu veux ?

Surprise, il parle ! Elle prend le temps de formuler sa question.

— On m’appelle Erika. Je vous ai vu dans un songe. C’est quoi, la lune ?

L’étrange pensionnaire plisse les yeux. Il ouvre prestement son parapluie juste avant que la grêle ne s’abatte.

Réfugiée contre le tronc pourri d’un baobab, elle serre les dents. Des grêlons gros comme des œufs ! Les bras sur sa tête pour se protéger, encaissent les impacts. Lorsque l’averse cesse, ses mains sont en sang. Elle pleure de rage, maudissant cet abruti velu, décidée à partir avant d’autres intempéries.

— Attends, crie l’homme-singe. J’ai un livre pour toi.

Il lui tend un grimoire usé. Elle l’enveloppe dans son foulard pour ne pas le souiller, puis détale sans remercier son donateur, qui grimace en lui tournant le dos. Des flocons de neige commencent à tourbillonner.

Simon est furieux. Personne n’a vu la môme partir. Dans l’immense caverne, à l’abri des sautes d’humeur climatiques, le groupe de rescapés peut espérer survivre. Ils sortent lors d’expéditions ciblées, pour chercher de la nourriture et du bois. Dehors, la vie est devenue impossible. Seuls les fous persistent à vivre à l’air libre. Il soupçonne qu’Erika soit allée rendre visite à cet allumé dans l’ancien oasis. Déjà, qu’un peu de végétation résiste à cet endroit, s’avère miraculeux. Mais qu’en plus un hominidé y réside ! Il déplie sa grande carcasse. La nuit a été trop courte. Sa barbe de trois jours le démange. Il faudra qu’il pense à se faire épouiller. Cette gosse est incorrigible. Il l’a déjà punie à maintes reprises et même corrigée sévèrement. Elle n’écoute rien, n’en fait qu’à sa tête. Vraiment une tête de mule ! Son père était pareil. Il l’a bien connu avant son accident.

— La môme Erika à huit heures !

Simon grimpe au poste d'observation, une guérite taillée grossièrement à même la roche. Le guetteur qui l'avertit, c'est Pire-Toine. Un bon croyant. Une grosse brute, mais le cœur sur la main. Sa tignasse rousse permet de le repérer facilement. Sans doute qu'il n'est pas le meilleur guide pour rien.

— Là, regarde !

Simon plisse les yeux, les flocons tombent drus. Difficile de discerner quelque chose. Soudain, il la voit. La gosse peine à avancer, le vent de face. Elle n'est pas assez couverte.

— Y arrivera jamais, pronostique Pire-Toine.

« Mon gros, tu sais pas de quel bois elle est faite ! ». Courbée sous l'effort, la fugueuse s'effondre au pied de la grotte.

— Va la chercher, grand con ! T'as perdu ton pari !

Des curieux s'approchent lorsque le guetteur revient les bras chargés. « La faim les tenaille. Ils espéraient quelque prise ! ». Simon s'assure que la jeune fille est en vie. Son pouls bat faiblement. Sa peau est tellement froide ! Pire-Toine la transporte près d'un feu. Elle serre contre sa poitrine un bouquin. Il lui confisquera plus tard. Les livres forment des rêves dangereux. La communauté n'a pas le temps de rêver. Seule la survie importe. Son regard se tourne vers les peintures rupestres. Cette même grotte fut, dans un passé lointain, le refuge des premiers hommes. A présent, les survivants de l'humanité sont réduits à la même existence.

Erika ouvre les yeux, le visage humide malgré la chaleur des flammes. Son chien ! Tope-là la lèche avec ardeur. Elle le caresse et le serre dans ses bras. C'est son meilleur ami. La vieille édentée lui tend une gourde pour boire. Ses cheveux blanc de paille et ses yeux vitreux évoquent une sorcière. On la surnomme la Morloi, car la mort est sa loi ! Stupide jeu de mots. Cette pauvre femme n'a que la peau sur les os. D'après les règles de la communauté, elle doit se contenter des restes. Comme jadis les charognards ! Parfois, affamée, elle suce des lanières de cuir pour tromper l'attente. Erika l'a vue faire. L'ancêtre s'éloigne en boitillant. N'en a plus pour longtemps !

— Mange !

Simon lui jette un morceau de viande séchée. Elle se précipite dessus avant que son chien ne le fasse, avalant pratiquement sans mâcher, plus affamée qu'une bête sauvage. Simon ne peut s'empêcher de sourire. « Quelle vitalité, cette gamine. Ne laissera rien ! » Il se renfrogne en repensant à sa fugue.

— Tu n'avais pas le droit de quitter la grotte sans autorisation ! Tu connais la sanction encourue. Tu seras jugée demain à midi.

Erika s'en contrefiche de ces règles à la con. Ils vont tous crever de toute manière. Alors, quel intérêt de s'imposer que des contraintes. Elle ne lui dit pas. Quand ses parents ont été emportés par la grande vague, Simon l'a adoptée. Mais il est aussi le chef de cette bande de dégénérés. Son pater adoptif mérite mieux !

— Donne-moi ce livre. Tu sais que c'est interdit.

Jamais ! Elle recule en agrippant le bouquin moisi.

— C'est un cadeau de l'homme-singe. Il me l'a donné ! A moi !

Ses cris alertent les membres de la communauté. Seul le blizzard à l'extérieur trouble le silence. Simon ne peut laisser bafouer son autorité. Il gifle violemment l'insolente qui lâche l'objet de discorde. Tout ce foin pour un grimoire miteux. Il déchiffre péniblement sur la couverture jaunie : « Sidereus nuncius, Galileo Galilei, 1610 ».

— Quel charabia ! Je ne comprends rien.

Sans hésiter, il jette le livre dans les flammes. Plongeant sa main dans la fournaise, Erika hurle en saisissant son trésor de papier. L'avant-bras brulé, elle exhibe en pleurant la relique roussie, sous les regards effarés de Simon et des autres.

2- L'insulaire

Jadis la mer était source de joie et de bonheur. Les hommes aimaient s'aventurer sur ses flots impétueux. Ses rivages enchantés, les plages de sable fin, attiraient irrésistiblement les colons. Elle était nourricière. L'humanité pensait qu'elle profiterait infiniment de tous ses bienfaits. Mais lorsque des vagues géantes déferlèrent par centaine sur les terres, seuls les plus fous tentèrent de la dompter. Loin de sa bienveillance, les rescapés se terrent comme des putois. Vivre sous terre, quelle misère !

Gabriel songe à ces mort-vivants tandis qu'il cargue la toile. Le vent lèche la voile de sa langue puissante et le bateau bondit sur la mer. Gaby-le-dingue comme on le surnomme, ne craint ni les tempêtes, ni les tsunamis, ni les vagues monstrueuses. Son unique peur : ne plus pouvoir naviguer ! Il fait mettre le cap sur l'ile des rescapés. La communauté maritime hait ceux à terre, planqués dans leurs trous à rats. Eux, ils vivent au grand large et mourront dans les bras des océans et des mers.

Depuis les dérèglements climatiques, la pêche est devenue une science aléatoire. Les variations fréquentes et imprévisibles du temps interdisent tout pronostique. Parfois, pendant des jours et des jours, ils restent bredouilles. Son équipage peste alors contre la nature. Tous ses marins sont affamés. Seul l'alcool de pommes de terre évite qu'ils ne se mutinent. Les typhons et tornades sont monnaie courante. Les grandes marées se succèdent sans interruption deux fois par jour. Les anciens disent que rien de bon ne sortira de tout cela. Des pleutres, oui ! Gaby tient bon à la barre. Ne jamais abandonner, disait sa mère, avant de mourir. Elle a rendu l'âme dans ses bras. Elle souriait au moment de partir vers les terres clémentes. Il a chialé comme un môme. Mais c'était sa mère, bordel !

Le bosco lui signale un grain qui se dirige dans leur direction.

— Barre à tribord ! Souquez ferme, bande de mauviettes !

Les rames ne sont pas de trop pour pallier aux désordres des vents. « Merde ! ». Une vague gigantesque s'est formée à la proue. Il ordonne d'affaler la voile et de peser sur les rames. Freiner la course d'un navire n'est pas une mince affaire. Le mur liquide s'avance. Bientôt, son bateau va heurter l'obstacle. Naviguer tient du miracle. Naïvement, il prie pour qu'un dieu protège son équipage. Le choc brutal disloque la coque en bois. Lorsqu'il plonge dans la mer déchainée, il espère ne pas trop en avaler.

Elle se tient fièrement face à l'assemblée. Tribunal, plutôt. Son père adoptif siège au centre. A ses côtés, des membres choisis de la communauté. Pire-Toine lui lance un clin d'œil moqueur.

— La désobéissance à nos règles …, commence Simon, la désobéissance est source de désordre. Ta fuite sans autorisation mérite punition.

Il marque une pause pour que tous les spectateurs comprennent. Tope-là penche la tête en grognant. Une caresse discrète pour qu'il se calme. Manquerait plus qu'il soit jugé, lui aussi ! A regret, Simon énonce le verdict :

— Erika sera punie par où elle a pêché. Demain, elle devra aller chercher du bois toute seule !

Corvée de bois ! Même pas peur. Cette fois-ci, son chien l'accompagnera. Les brulures lui font atrocement mal, mais elle serre les poings plutôt que de se plaindre. L'onguent dont l'a badigeonnée la sorcière apaise un peu la douleur. L'odeur, en revanche, est à tomber. Même Tope-là la renifle bizarrement. Finalement, cette sanction lui permettra d'explorer les alentours.

La soirée se déroule sans incident. Pour une fois, nul rescapé ne tente de mettre fin à ses jours. Le désespoir de certains fait presque peine à voir. Elle feuillette le livre de sa main valide. Les croquis à l'intérieur sont mystérieux. Surtout ceux de cette grosse boule ronde. Dommage qu'elle ne sache pas lire. En dépit de ses froncements de sourcils, les signes demeurent du charabia.

— C'est du latin !

La Morloi, penchée sur son épaule, lui fait profiter de son haleine de phacochère. Erika s'écarte.

— Et alors ? Ça veut dire quoi, latin ?

La vieille s'accroupit près du feu, touillant les braises avec sa canne. « Elle espère que des étincelles naitra la réponse ou quoi ! ». Erika, impatiente, se lève.
— Tu vas la chier, ta réponse, l'ancêtre !
Sa vulgarité fait lever la tête à plusieurs assoupis. L'insultée ne se formalise pas, coutumière du fait.
— Le latin, c'était la langue des romains à l'époque de l'antiquité …
Devant l'air consterné de la gamine, elle poursuit :
— Bien entendu, t'as jamais entendu parler de l'histoire de notre civilisation, avant …
— Si, mais pas du latin !
D'un air buté, elle donne un coup de pied dans les flammes, dispersant les escarbilles. La Morloi soupire.
— Je peux t'apprendre à déchiffrer ce bouquin, même si c'est que des conneries !
Erika acquiesce d'un sourire forcé. La sorcière se redresse péniblement et s'éloigne en trottinant. A distance respectable, elle s'esclaffe :
— A condition, bien sûr, que tu reviennes de la corvée de bois demain !

Aux premières lueurs du jour, Simon la réveille. Il lui prodigue ses derniers conseils. Erika s'en fiche comme d'une guigne. Elle s'est déjà baladé dehors toute seule. Il l'oblige à emporter un couteau. « Au cas où un prédateur s'intéresserait trop à toi ! ». Haussement des épaules. « Toute façon, la plupart des mammifères ont disparu. Z'ont pas résisté plus que nous aux bouleversements climatiques ». Avant son départ, Simon la prend dans ses bras. Un peu surprise, elle le laisse faire. Il a besoin de se faire pardonner ...

Dès qu'elle pointe son nez à l'extérieur, c'est le désenchantement. Des bourrasques violentes succèdent aux coups de tonnerre. Le ciel est zébré d'éclairs. Apparemment, elle a mal choisi son jour pour faire du tourisme ! Pour trouver du bois, le mieux est d'approcher le rivage. Elle n'aime pas ça, rapport à la vague qui a emporté ses parents. En chemin, la pluie diminue et un soleil timide fait une apparition. On peut plus se fier à la météorologie. Voilà bien des raisonnements de grand-mères ! La neige s'invite à sa promenade. Rien que du normal, quoi. Tope-là est ravi de gambader.

Enfin, elle aperçoit la plage dévastée. Des carcasses de navires remplacent les vacanciers qui bronzaient sur les vieilles cartes postales de Pire-Toine. Maintenant, c'est un dépotoir. On trouve de tout aux abords de la grande bleue. Elle frémit en pensant que cette étendue liquide est une tueuse impitoyable. Un immense bateau, couché sur le flanc, rouille dans le sable. On peut encore déchiffrer son nom sur la coque : Amoco Cadiz. Erika se demande que pouvait transporter un tel mastodonte. « Les humains de cette époque n'avaient pas peur de défier les océans ! ».

Enfin, elle a repéré du bois. Consciencieusement, elle rassemble les restes d'une épave. Tant pis, plusieurs voyages seront nécessaires. Mais le butin est de premier choix. De quoi faire des flambées pendant plusieurs jours. Elle oublie les risques encourus. Le ciel se charge de nuages sombres. Pas vraiment encourageant. Elle tend le bras pour attraper une planche, lorsqu'une main lui saisit la cheville.
— Maudite naufrageuse ! Détrousseuse de cadavres !

Un homme ensanglanté tente de l'agripper. Elle pousse un cri, s'arrache à la poigne du revenant et détale sans demander son reste. Tope-là aboie à ses trousses. Un peu plus loin, elle ralentit. « Erika, t'es qu'une couarde. C'est juste un gars que la mer a recraché ! ». Elle rebrousse chemin prudemment, brandissant le poignard. La grande marée va bientôt débuter, emportant une partie de sa précieuse récolte, mais aussi l'inconnu. Elle s'approche de l'endroit où il l'a surprise. Le chien grogne nerveusement. Le corps git inerte. Il s'est évanoui ! Elle observe son visage bronzé. Il a des sourcils noirs et des cheveux bouclés. De grosses lèvres desséchées. Ses mains aussi sont très foncées. En fait, sa peau n'est pas du tout pâle comme ceux de son clan. « C'est un nègre ! » dirait Simon. Un écumeur des mers ! Un de ces cinglés qui a trouvé refuge dans les iles et persiste à naviguer sur cette saleté de mer.

Les vagues se rapprochent, roulant furieusement. Erika sait que l'abandonner, c'est le condamner. La faucheuse liquide l'avalera. « Bien fait pour lui, après tout ! » L'avait qu'à pas la défier. Mais elle n'a pas le droit de le laisser là. C'est un être humain aussi. Rescapé, même s'il navigue. Elle s'arc-boute pour trainer le naufragé loin du rivage. Pour une frêle gamine, il pèse une tonne, l'animal ! Quelques mètres plus loin, elle s'écroule épuisée. La grêle ranime momentanément son fardeau, qui la fixe avec effroi. Il est trop mal en point pour l'insulter à nouveau. Une trainée de sang indique son passage. Erika comprend qu'il rendra l'âme si elle ne va pas chercher du secours. Elle promet de revenir. Sans attendre sa réponse, elle prend ses jambes à son cou. Des flocons épais de neige se déversent sur la contrée. Pourvu qu'il ne gèle pas ! Les jappements furieux de Tope-là sont stimulants.

Il souffre. Une douleur transperce son flanc droit. Allongé sur une paillasse, il contemple le plafond rocailleux. Enfermé dans une caverne ! Un feu crépite près de lui. En tâtonnant, il sent un bandage autour de son torse. La partie plus humide révèle sa blessure. On l'a transporté jusqu'en ce lieu obscur. Il s'attend à voir apparaitre quelques plantigrades, mais c'est une frêle jeune fille qui se penche sur sa couche.

— T'appelles comment ?

Elle le dévisage sans pudeur, détaillant même son anatomie. Il rougit malgré lui.

— T'en approche pas ! tonne une voix.

Un grand échalas tire la gamine en arrière, fronçant les sourcils.

— C'est un de ces maudits pirates des mers. Moitié poisson, moitié humain. Personne ne doit lui parler !

Erika bat en retraite en fulminant. Gaby se rappelle maintenant la naufrageuse. Vermine qui pille les bateaux échoués ! Il essaye de se dresser sur ses coudes, mais sa plaie lui déchire le flanc.

— Evite de bouger si tu veux vivre ! aboie Simon.

Il s'assoit au chevet du blessé. Une bouche de plus à nourrir ! Si la môme n'était pas revenue, hystérique, implorant qu'on l'accompagne pour sauver sa « découverte » …

— Que faisais-tu sur notre rivage ?

« Notre rivage ! ». Gaby rirait bien s'il n'avait pas tant mal.

— Vous êtes qui, d'abord ?

— Ne joue pas à ça avec moi ! Ta survie dépend de mon bon vouloir. Ceux des iles, on ne les aime pas ici !

Il desserre son étreinte. Le blessé se frotte le cou, le regard noir.

— Mon navire a subi une putain de tempête. Jamais vu pareille vague. On a chaviré. Après, c'est le trou noir …

Simon ne l'écoutera pas. La gamine l'observe, depuis sa cachette derrière la roche, fascinée par ce présent de la mer. Elle attendra la nuit pour aller lui parler. Sa découverte, c'est un signe. Un signe de quoi ? De l'homme-singe ? Quel rapport ? Pour l'instant, elle a rendez-vous avec la sorcière, pour sa première leçon de latin. Rasant les murs, de peur de croiser Pire-Toine qui lui fout les jetons. Il a un regard flippant trop prêt de son corps. Elle arrive sans faire de mauvaise rencontre là où se terre la vieille chouette. Avec ses yeux morts, sa peau sèche de lézard, l'ancêtre n'inspire pas beaucoup plus confiance. Mais Erika veut vraiment déchiffrer le grimoire. L'autre est assise, comme assoupie près des flammes. Elle lui tapote sur l'épaule avec dégout. Ne bouge pas, la vioque !

— Et ! La Morloi, tu pionces ?

Elle contourne le dos de la maigre silhouette. Ses yeux sont clos. Un filet de sang coule de sa bouche.

— Merde ! La vieille peau a rendu l'âme !

Simon a ordonné la crémation immédiatement. On a dressé un bucher funéraire devant la grotte, en sacrifiant du bon bois. Quelques curieux âgés sont venus assister à la flambée. Elle a cramé très vite, avant qu'une pluie diluvienne ne nettoie les restes. Simon a prononcé des mots d'adieu. Après tout, c'était sa grand-mère. Du moins, c'est grâce à cela qu'elle a pu être épargnée. La vindicte aurait voulue se débarrasser d'une bouche inutile. Mais sa parenté avec le chef du clan lui avait sauvé la vie.

Erika est un peu désemparée. Comment comprendre des signes inconnus sans traductrice ? Elle trouvera une solution et rendra visite quand même en cachette au naufragé.

3- La solution

L'averse de grêle dure depuis plusieurs jours, empêchant tout ravitaillement. L'ambiance est tendue. La faim et la soif exacerbent les rancœurs. Des affrontements mortels entre affamés ont été évités. Simon est partout. Il ne dort plus la nuit. Erika voit tout. Elle observe, dissimulée dans le moindre recoin. Son simili-pater lui a conseillé de ne pas trop se montrer avec son chien. Sa chair pourrait tenter les plus désespérés. En discutant avec le sauvé des eaux, il lui a appris que « simili-pater » qu'elle emploie par jeu, c'est du latin. Il sait des choses, ce pas-noyé ! Gaby, qu'il s'appelle.

Il ne lui en veut plus, pour ses manières de détrousseuse. Manquerait plus que ça ! Il se porte un peu mieux. Et il connait des mots latins. Elle attend la nuit suivante, quand les geignards dorment, pour lui montrer le livre. D'abord, il est très surpris ; puis, le feuillette avec un air …un courant d'air, quoi.

— L'ouvrage est très ancien. C'est incroyable qu'un tel exemplaire subsiste !

— Ok ! Bon ! Mais tu sais ce qu'il raconte ?

Erika se fiche de ses considérations. Elle veut du concret. Des réponses à ses questions.

— Mmmhh … Moi, je ne déchiffre pas cette écriture. Mais dans mon ile, un de nos sages doit certainement savoir.

« Ouais, un peu gros le piège. Ça put l'entourloupe. » Erika n'est pas née de la dernière pluie. Quoique la dernière pluie, ce n'est pas un bon exemple !

— Mais, doit surement y avoir un moyen !

Seuls les grondements du tonnerre lui répondent. Le temps ne s'arrange pas à l'extérieur. Elle lui arrache le bouquin des mains et va s'assoir à l'écart, fulminant en silence. Une rage folle la dévore depuis l'année où elle est devenue orpheline. Erika n'arrive pas à penser à ses parents sans l'envie de pleurer. Elle essaie d'oublier ce jour funeste où ils rodaient sur la plage, en quête d'épaves. Sa mère espérait trouver quelque trésor. Irma la douce. C'est comme ça que son père l'appelait. Douce, elle pouvait l'être, ayant perdu la raison depuis sa naissance ! Son pater affirmait que cela n'avait rien à voir avec sa venue. Il était grand et fort. Du moins pour une gamine de six ans. Malgré ça, une vague monstrueuse les a happés.

Du haut de la dune où ils l'avaient installée, elle a tout vu. Ses hurlements ont attiré d'autres humains. Parmi eux, Simon a eu pitié et l'a adoptée. Elle n'est pas morte comme eux et se doit d'exister, de réaliser de grandes choses. Erika est persuadée que sa survie servira quelque dessein. Sans doute un peu présomptueux, mais sinon, où trouver la force ?

Des cris, des hurlements l'extirpent de ses pensées. Ce pressentiment ! Elle accoure vers le lieu de l'altercation. Trois hommes, sales et hirsutes, agressent un autre homme. Simon ! C'est leur chef ! Il pare le coup porté par le premier, mais ne peut éviter le gourdin asséné dans son dos par son complice. Il s'affale lourdement sur le ventre. Avant qu'il ne réagisse, le troisième lui plante un pieu entre les omoplates.

— Nooooon ! hurle Erika.

Elle se précipite en furie vers les assassins, mais une poigne vigoureuse la plaque au sol. Pire-Toine l'écrase de tout son poids. Le souffle coupé, elle lui plante quand même ses ongles dans les yeux pour le forcer à la lâcher. Il grogne comme un animal blessé, mais ne cède pas. Dans la caverne, c'est l'affrontement entre les différentes factions. Une lutte sans pitié pour dominer. Les yeux d'Erika se brouillent en voyant la mare de sang dans laquelle git Simon. Il est bien mort, son protecteur. Elle pleure tandis que la grosse brute l'emporte dans ses bras. Il se fraye un passage vers la sortie. Les coups pleuvent et les corps tombent. « Un massacre ! ». Sans un chef avisé, la tribu va s'autodétruire.

Ils parviennent près de l'entrée. Pire-Toine doit faire face à deux excités armés de lances. Il jette son fardeau sans ménagement. Une pointe lui transperce le bras gauche. Il attrape son agresseur et lui brise la nuque. Perfidement, l'autre lui plante sa lance dans le flanc droit. Il s'affale à genou. Erika crie lorsque la lame déchire la gorge de son ami. Il s'écroule sans vie dans la poussière. Le

regard fou de l'assassin se tourne vers elle. Tentant de s'enfuir, ses jambes se dérobent. Le tortionnaire s'avance tranquillement pour l'étrangler, lorsqu'une boule de poils lui saute à gorge. Tope-là mord à pleine dent dans la chair tendre, déchiquetant la glotte de celui qui menaçait sa maitresse. L'agonisant tente sans succès d'échapper à l'étreinte mortelle.

— Viens ! Faut s'enfuir !

Gaby l'agrippe par un bras, l'entrainant dehors. Tope-là, le museau ensanglanté suit leur trace.

Dehors, le temps chaotique présage un faible espoir de survie. Le naufragé entraine la gamine vers la plage. La tempête qui sévit arrache de grands arbres. Il tient fermement la main de la fille. La grande épave de l'Amoco Cadiz git piteusement vautré dans le sable. Il s'y engouffre par le trou béant dans la coque, entrainant Erika et le clébard. Elle résiste bien un peu, obtempérant à contrecœur. La rouille a envahi le grand navire. Gaby cherche dans les entrailles du bâtiment une cabine acceptable. Les aboiements du chien résonnent sinistrement. Erika le calme en s'agrippant à son cou. « Comme à une bouée de sauvetage ! » Le marin est dans son élément. Le bruit de la mer et l'odeur d'algues le rassurent. Il s'allonge sur un banc pas trop moisi, fermant les yeux.

Erika pleure en silence, la tête enfouie dans la fourrure de son ami à quatre pattes. Simon a été lâchement assassiné, sans pouvoir le venger. Ses larmes célèbrent son châtiment. Quel avenir espérer loin de sa communauté ? Elle regrette même cet obsédé sexuel de Pire-Toine ! Tous morts, même la vieille sorcière. Elle pourrait se laisser mourir aussi. Mais elle a fait une promesse à ses défunts parents : vivre le plus longtemps possible. Caressant amoureusement la couverture du grimoire, elle s'endort la tête posée dessus en guise d'oreiller. Tope-là se pelotonne contre sa maitresse en grognant.

Au matin, son ventre crie famine. Affamée, elle se dresse sur son séant, manquant de s'étrangler. Gaby et son chien ont disparu !

— Ohé, où êtes-vous ?

Seul l'écho lui répond. Le vent ne hurle plus à l'extérieur. Guidée par une lueur rassurante, elle s'extrait de la carcasse nauséabonde. La mer est d'huile et le soleil brille de mille feux. Tellement qu'elle doit mettre sa main pour se protéger de l'éblouissante clarté. L'observation des berges ne calme pas ses angoisses. Ses compagnons d'infortune ont disparu. La peur la saisit. La peur de la solitude. La peur de mourir seule.

— Hé ho ! Hé ho !

Elle scrute l'horizon étincelant, aveuglée par l'astre lumineux. Une forme se dessine, chose mouvante sur l'élément liquide. Une embarcation, voile au vent, s'avance nonchalamment. A la proue, les jappements de Tope-là l'interpellent. Le capitaine du navire jette l'ancre d'une main experte. Il rejoint le chien qui appelle sa maitresse :

— Alors, fillette ? T'attends quoi pour embarquer ?

Erika n'est pas du tout à l'aise. Le sol qui tangue sous ses pas, les vagues qui l'éclaboussent. Non, décidemment, elle n'a pas le pied marin ! En plus, cette saloperie liquide a été le bourreau de ses parents ! Son chien gambade joyeusement sur le pont, comme s'il avait vécu à bord depuis toujours. « Faux frère ! ». Elle n'imaginait pas la mer si vaste. Rien à perte de vue. Aucun relief, aucune forêt. Pas de repères pour s'orienter. Comment fait Gaby pour naviguer ? Il garde le cap, vers une direction de lui seul connue. Elle l'envie presque. Mais il devra d'abord répondre à sa question :

— D'où vient ce voilier ?

L'autre, manœuvrant souplement la barre, l'ignore. Son regard fixe l'horizon, en quête de quelque chose. Trépignements d'impatience :

— Bordel ! Comment tu t'es procuré cette foutue barcasse ?

Il semble prendre conscience de sa présence, fronçant les sourcils en signe de désapprobation. Bravache, Erika croise les bras.

— Un grain qui approche ! annonce Gaby.

Elle se retourne. Le ciel chargé et sombre vers lequel ils se dirigent, n'annonce rien de bon.

— On pourrait changer de cap. L'éviter !
Mais Gaby-le-dingue n'a pas l'intention de dévier sa trajectoire. S'il veut rejoindre son ile, faudra affronter la tempête !

Ramsay contemple la ligne d'horizon. Les flots sont mornes aujourd'hui. Demain, possible qu'une tempête balaiera encore la cote. C'est son rôle de guetter. L'ancêtre, comme on l'appelle. C'était ça ou bien quitter le refuge de l'ile. Il n'a plus personne sur qui compter. Ils sont tous morts dans sa famille. Alors une vieille bouche à nourrir, de surcroit inutile … Il a accepté sans trop rechigner. Finalement, informer la communauté, avoir le privilège de savoir quelque chose avant tout le monde, ce n'est pas rien. Malgré son âge avancé, il occupe un poste stratégique. Du moins, il aime à le croire. Le chef lui disait encore l'autre jour : « tu nous enterreras tous, vieux grigou ! ». Si ça ne ressemble pas à un compliment !

Le temps est calme pour l'instant. Dans sa cahute, il est à l'abri du vent et de la pluie. Pas des tornades. Mais dans ce cas, il est autorisé à se réfugier dans le siphon. C'est une réserve d'eau souterraine. Il jette un coup d'œil machinalement. La longue-vue l'aide à discerner, mais souvent ses yeux suffisent. Il crache par terre une chique périmée. A la relève, il renouvellera son stock. Il boit un petit coup de gnole, histoire de se donner du courage. A ce moment précis, il aperçoit la silhouette sombre qui se découpe au loin. Un bateau ! Y connait tous les rafiots de l'ile. Il ajuste la lentille de la longue-vue pour mieux distinguer. L'a sacrément souffert ! Son gréement est déchiqueté. Soudain, le nom lui revient : le Corsaire. Tout le monde croyait qu'il avait sombré corps et âme. Apparemment non. Il essaye de localiser les hommes d'équipage. Au lieu de cela, il lorgne une pisseuse, flanquée d'un clébard à la langue pendante. Qui c'est, celle-là ? Pas sûr que le boss lui fasse bon accueil. Bon, c'est pas l'tout, mais faudrait pas oublier de donner l'alerte.

Erika observe avec curiosité le morceau de terre vers laquelle le voilier file. Malgré la violente tempête subie, l'homme de la mer les a menés à bon port. Il ne l'a pas ménagée durant les assauts combinés de l'air et de l'eau. Pour son baptême maritime, elle a failli passer plusieurs fois par-dessus bord. Les paquets d'eau avalés ! Tope-là s'était terré dans la soute. Elle a cru se noyer sur le pont du bateau ! Mais Gaby n'a cessé d'hurler ses ordres. Scotché à la barre, il n'a jamais paniqué. Un vrai loup de mer. Elle a fait connaissance avec l'élément liquide et son dompteur. L'esquif a beau être en piteux état, il navigue toujours, cap sur la destination inconnue.

Les contours du morceau de terre flottant sont sableux. Peu d'arbres ont résisté aux intempéries. « Tu m'étonnes ! » Erika se demande encore comment elle a échoué dans cette galère. Les parois rocheuses de sa grotte lui manquent, bien qu'elle n'aspirât qu'à partir à la découverte du monde. Elle se rassure en serrant contre sa poitrine son grimoire, unique souvenir de son ancienne vie. Une foule à la peau sombre s'est massée autour du quai rustique. Pourtant intrépide, la peur la saisit. Ces gens l'accepteront-ils ? Sa pâleur native la différentie irrémédiablement. Toutefois, elle garde espoir en pensant au traducteur de latin ! Ils accostent sous le regard des badauds silencieux.
— Jette l'ancre ! crie Gaby.

Un colosse à la peau brulée installe un accès de fortune. Impressionnée, Erika se fige malgré la présence dans son dos du capitaine du navire. Elle agrippe Tope-là qui gronde, menaçant.
— C'est qui, cette chair de poisson ? Elle est plus blanche que le sel !
Le géant grimpe sur la passerelle, bloquant le passage. Gaby s'avance d'une démarche assurée.
— Elle est le cadeau à mon chef respecté, Bigléo.
A la stupéfaction de la gamine, il pose un genou à terre en signe de soumission. Erika ne peut s'empêcher de protester :
— Eh, machin ! Ch'uis le présent de personne ! N'oublie pas que je t'ai sauvé la vie, connard !
Un murmure de désapprobation secoue les curieux massés. « N'a pas sa langue dans la poche, la blanchote ! » songe Ramsay, au premier rang.
Bigléo plisse ses yeux cendreux en tordant les lèvres.

— Parquez cette pouliche trop fougueuse avec le bétail !

4- L'otage

Assis à même le sol, face à face, Gaby attend le bon vouloir de son hôte. La hutte solide du guide de la communauté maritime est vaste. Privilège du premier des marins. Bigléo fume une herbe à pipe à base d'algues. Il tend à son invité le calumet en bois flotté.
— Crois-tu que la femelle pâlichonne suffise à t'absoudre de tes fautes ?
Il lui laisse le temps de bien digérer sa pensée, puis enfonce le clou :
— Un bateau et un équipage perdus en échange d'un voilier bon à radouber et d'une péronnelle !
Gaby sait qu'il joue gros. On ne badine pas avec les règles des gens de la mer. La survie de la communauté entière en dépend. Le chef est vite enclin à faire un exemple.
— J'ai tout tenté pour sauver le chalutier dont j'étais responsable. Une vague gigantesque nous a submergés !
— Mais tu aurais pu l'éviter, modifier ton cap ! Ne me mens pas ! Je l'ai vu dans la fumée des herbes probantes.

Il ne peut rien lui cacher, décidemment. Vrai qu'il ne sait pas renoncer. Les autres fois, cela lui avait souri.
— Je superviserai en personne la remise en état du « Corsaire ». J'en ferai le navire le plus rapide et le plus résistant.
— Comment as-tu dégoté le rafiot disparu ?
Gaby explique l'avoir découvert par hasard, ancré prêt de la plage. Abandonné. Il profite de son avantage :
— L'esclave offerte te comblera. Une jeune vierge, au tempérament de feu. Une de la caverne de la terre ravagée, une blanche à la peau d'ivoire !
Bigléo se lève, signifiant que l'entretien est terminé. Avant que Gaby ne sorte, il précise d'une voix grave :
— C'est un otage et non une esclave !

La nuit envahit peu à peu l'horizon. Recroquevillé dans un coin de l'enclos à bétail, Erika n'ose pas bouger. Jamais elle n'a vu en vrai ces animaux. Le porc, par exemple. Elle imaginait un petit animal rose et propret, et non pas cette grosse bête grise foncée et sale. Tous les autres bestiaux sont de couleur sombre d'ailleurs : les quelques chèvres, le mouton, les volailles, … A croire que ses geôliers se complaisent dans cette couleur ! Les rescapés de la grotte n'ont jamais domestiqué ce genre d'animaux. Les nourrir aurait posé un problème de toute manière. Elle a la dalle, mais disputer les restes à des bêtes ne la tente pas. Au moins, si son chien était là. Il s'est enfui lorsque les insulaires ont tenté de l'attacher.

Elle n'en revient toujours pas que Gaby ait proposé de l'offrir au grand noir. Merde ! Elle n'est pas une chose. Jamais Simon n'aurait toléré de telles pratiques. Des larmes coulent le long de ses joues tannées par le soleil. Penser à son simili-pater la fait fondre en larme. Elle regrette presque son existence antérieure. Le ventre de la caverne avait quelque chose de rassurant. Côté découverte, c'était plutôt frustrant. Elle s'essuie du revers de la main pour cacher sa peine. Manquerait plus qu'un des sombres la surprenne. En plus, on lui a dérobé son précieux livre !
— Tiens ! Prends ces fruits et ce morceau de viande séchée.

Elle sursaute à la voix dans son dos. Ce traitre de naufragé aurait mieux fait de pourrir sur la plage ! Gaby passe la nourriture à travers la grille. Erika ne résiste pas longtemps aux effluves appétissants. Abandonnant sa fierté, elle dévore la viande. Jamais rien mangé d'aussi bon ! La chair cuite de l'animal lui picote les papilles. Ça brule même un peu la langue. Amusé par ses grimaces gustatives, le marin explique :
— Ici, on aime la nourriture épicée. On cultive les herbes qui donnent du gout aux aliments. Rien à voir avec vos bouillis fades !

Erika fait mine de ne pas écouter. Malgré le repas offert, elle le déteste toujours.

— Tu ne resteras pas éternellement dans cet enclos. Bigléo a des colères passagères. La raison lui dictera de t'accueillir sous sa hutte.
Elle se dresse face à l'esclavagiste, frémissante de colère. La grille l'empêche de se jeter sur lui. Gaby, comprenant son courroux, s'éloigne de l'adolescente ulcérée. Elle retourne à sa place, essayant de trouver le repos. Par chance, la température nocturne est clémente. La fatigue a raison d'elle : le sommeil l'accueille dans ses bras réconfortants.

Ramsay a rejoint sa guérite. Insomniaque, il fait le guet certaines nuits. Cette fois, il a de quoi occuper sa longue veille. Il a chipé discrètement le bouquin de la jeunette, pendant que tous les regards étaient braqués sur le canidé. Faut dire que sur l'ile, on n'a que des bêtes à manger. Cette bestiole, semblait plus un compagnon à la gamine qu'un bon repas. Il ne comprendra jamais ces planqués de terriens. A la lueur d'une chandelle, il feuillette le traité de l'érudit. Apparemment, il détaille un astre, visible de la terre. Ramsay peine à déchiffrer le langage. Il a appris dans une autre vie le latin.

Un vent glacé réveille Erika. La lumière tente de s'imposer, tandis que la pluie redouble. Les animaux domestiques sont blottis les uns contre les autres pour se réchauffer. Peu vêtue, elle gèle, détrempée et les membres bleuis. On va la laisser crever dans l'indifférence. Alors, elle hurle de colère, elle hurle sa soif d'amour et de vie, trépigne, s'agite en criant. A se faire péter les tympans ! Aphone, elle tend ses bras vers le ciel, puis, s'évanouit, vautrée dans la boue.

Une chaleur réconfortante l'environne lorsqu'elle reprend connaissance. Le lit douillet dans lequel elle repose, évoque le paradis. Erika se dresse sur les coudes. Au centre de la cahute, un braséro diffuse une lueur rassurante. Elle est nue sous la couverture duveteuse. Qui donc s'est permis de la déshabiller ? Elle se souvient de la pluie torrentielle, de la boue et de sa voix éteinte. Inspectant du regard la pièce circulaire, elle découvre une corbeille de fruits posée sur la table, ainsi qu'un bol fumant, exhalant une odeur alléchante. Affamée, elle n'ose pourtant sortir dénudée. Les murs en bois sont recouverts de peaux de bêtes. Le sol est en terre battu, mais un grand tapis orne le centre de la hutte.

N'en pouvant plus, elle se lève en tenue d'Eve. Sur l'un des bancs dont est flanquée la table, une tunique jaune est posée. Elle l'enfile. A sa taille !
— Elle vous va bien !
Elle sursaute aux intonations de la voix grave. Le grand noir vient d'entrer par la porte principale. Il s'attable en face d'elle, l'invitant d'un geste à faire de même. Elle s'assoit sur ses gardes.
— Restaure-toi. Je sais que tu es affamée.
Elle ne répond pas, mais se jette sur la nourriture comme une morte de faim. Bigléo découvre ses dents blanches. Tandis qu'elle avale tout, il l'observe de son regard fauve. Erika a trop faim pour songer à avoir peur. « Ventre affamé n'a pas d'oreille » disait Simon. Dans son cas, n'a rien du tout.

Rassasiée, elle rote de plaisir. Son vis-à-vis apprécie. Il lui tend un gobelet rempli d'un liquide violacé. Erika refuse poliment.
— Bois ou tu l'avales de force !
Le ton est sans appel, le regard dur. Elle boit cul-sec, puis jette le récipient par défi. Il apprécie. La boisson lui brule le gosier, tandis qu'une chaleur intense la pénètre. Elle a les joues en feu, de grosses gouttes perlant de son front. L'autre sourit de plus bel. Elle l'étranglerait bien, s'il n'était pas si grand et fort. Il passe sa langue rose sur sa lippe. La pièce tourne de plus en plus. Erika a envie de vomir, voudrait se lever et s'enfuir, mais ses jambes se dérobent. Il la rattrape dans ses bras puissants et la transporte dans la couche nuptiale. Il se dévêt, puis fend en deux le vêtement offert. Son pénis la pénètre sans effort…

Ce mal de tête lorsqu'elle recouvre ses esprits ! Cette sensation poisseuse entre ses jambes. Et ces tâches de sang. Erika comprend qu'il l'a déflorée. Dans sa caverne, Simon la protégeait comme un vrai père. Jamais, il n'aurait laissé un homme l'approcher sans son consentement. Elle pleure

doucement sa virginité perdue. Bigléo l'a prise sans état d'âme. Elle lui fera payer. Avec d'autres armes que la force. S'il a trouvé son plaisir, il en redemandera. Alors, elle le tient par la queue ! Erika s'essuie l'entrejambe avec le torchon posé au pied du lit. Un baquet rempli d'eau lui permet de faire un brin de toilette. Une attention du chef de cette communauté ? Sa couleur s'avérera peut-être un atout. Posséder la seule femme blanche, est forcément une marque d'estime.

Dehors, les intempéries ont cessé. Elle se glisse dans la soutane à son intention. Sans surprise, la porte s'ouvre sans résistance. Où donc s'enfuirait-elle sur une ile ? Le peuple noir vaque à ses occupations. Seuls quelques gamins l'observent, l'air goguenard. Elle les chasse d'un geste théâtral. Après tout, elle est la maitresse du chef. Il faut en tirer avantage. Elle interpelle un gamin qui ne s'est pas enfui :

— Conduis-moi à ton chef !

Son ton péremptoire ne l'incite pas à refuser. Il lui prend la main et la promène entre les cahutes du village, toutes plus petites que celle où elle a été violée. Les constructions sont rudimentaires. Son tortionnaire est bien l'homme le plus important sur cette ile. Ils arrivent à une sorte de bassin, où des bateaux avariés sont réparés. Elle reconnait le voilier sur lequel ils ont navigué. Gaby est en train de discuter en montrant la coque à Bigléo. Le gamin prend la poudre d'escampette. Elle observe en retrait les deux hommes, espérant qu'ils s'aperçoivent de sa présence.

— Tiens, mais c'est la péronnelle blanche !

Un vieillard à la peau fripée, les cheveux gris crépus s'avance en s'appuyant sur une canne. Erika a le cœur qui s'arrête de battre lorsqu'elle découvre son livre sous le bras de l'ancêtre. Elle s'écrit :

— Rends-moi mon ouvrage, voleur !

Ramsay feint de ne pas comprendre. Elle lui saute dessus, le renversant. Avant qu'il ne réagisse, elle lui arrache son livre de la main. Mais une poigne vigoureuse la soulève de terre. Bigléo l'exhibe au-dessus de lui, la forçant à abandonner sa prise. Il la projette sans ménagement sur le sol. Elle tousse et crache, le souffle coupé. Gaby aide le vieil homme à se remettre debout. Bigléo a ramassé l'objet de discorde:

— Ce bouquin t'appartient ?

Encore sonnée, elle fait « oui » de la tête. Le grand noir feuillette les pages jaunies, feignant l'indifférence. Gaby précise que c'est du latin

— Je le sais bien, crétin. Ramsay, tu as jusqu'au prochain conseil pour le traduire !

Il plaque le grimoire contre le torse du guetteur effaré. Erika se redresse et emboite le pas du colosse.

Les nuits suivantes consacrent le plaisir partagé de la chair. Erika jouie des caresses de son amant. Il l'initie à toutes les positions de l'amour physique, explorant ses zones les plus intimes. La jeune fille, loin d'être farouche, participe activement à ces découvertes. Rapidement, elle devient son trésor indispensable. Il adore caresser sa peau laiteuse au petit jour.

— Tu as promis, rappelle-t-elle. Tu as promis de me rendre mon livre !

Il opine, fasciné par sa beauté. Sa chevelure blonde, ses yeux bleus azur l'ensorcellent. Les autres femmes sont toutes jalouses. Il n'a que faire des perles noires. La gamine blanche se révèle meilleure. Il est persuadé qu'elle lui était promise. Il en fera une princesse, qui l'aidera à guider la destinée de l'ile.

5- La princesse des iles

Le conseil approche. La communauté insulaire est en effervescence. Une grande fête clôturera la journée. Pourvu qu'aucune tempête ne vienne gâcher les festivités. Six membres siègent, dont le guide. Pour les hommes : Bigléo, Ramsay et Gaby. Pour les femmes : Raziella, Anima et Orlanda. Hormis Bigléo, ils ont tous été élus. Ramsay représente le troisième âge. Gaby les navigateurs. Raziella les cultivateurs. Anima les mères. Orlanda était la favorite du guide. Les rescapés retiennent leur souffle. Le guide veut épouser la jeune femme blanche et la sacrer princesse. Cela ne s'est jamais produit. Une animosité croissante agite la gente féminine. Des décisions pour l'avenir de la population doivent être prises. La démographie croissante impose de coloniser une autre ile. Les ressources deviennent insuffisantes pour le trop grand nombre d'humains, malgré le taux de mortalité élevé.

Le tailleur demande à Erika de lever les bras. Le guide lui a commandé une tenue d'apparat pour son couronnement. La jeune femme est grande et svelte. Son corps naturellement musclé se parera d'une robe moulante. Elle a choisi la couleur mauve, extraite des parterres de fleurs cultivés autour du siphon. L'immense réserve naturelle d'eau permet d'irrigation malgré les changements climatiques chaotiques. Voilà, il a fini les dernières retouches. La future princesse resplendira dans ce vêtement unique. Il s'éclipse pour terminer sa création. Demain, la novice blanche ridiculisera les beautés sombres de l'ile.

Après son départ, Erika s'observe devant le grand miroir que Bigléo lui a offert. Comment se l'est-il procuré ? Mystère. Au-delà de son attrait sexuel, cet homme puissant fascine l'adolescente. Elle se détaille sous toutes les coutures. L'image renvoyée est celle d'une splendide jeune femme. Les traces de son enfance se sont estompées. Les étreintes répétées ont accéléré son évolution. Au fond, elle se savait prête à franchir le pas. Bientôt, elle s'unirait avec le maitre du peuple insulaire. Comme une revanche sur sa vie d'orpheline. Son seul regret : la disparition de son chien. Bigléo a envoyé des patrouilles à sa recherche pour lui complaire.

On frappe à la porte. Erika s'empresse de siéger sur le grand fauteuil de son homme. Elle prend une pose de princesse. Il faut que les insulaires s'habituent !

— Entrez !

Ramsay fait péniblement pivoter le lourd battant. Il s'incline devant la jeune beauté, assise nonchalamment sur le trône du guide. Elle est vraiment faite pour régner !

— Qu'est-ce qui t'amène, vieillard !

La voix cinglante ramène le guetteur à la réalité. Il sort de sa besace le manuscrit emprunté qu'il avait la charge de traduire. La belle terrienne se lève d'un bond :

— As-tu réussi à déchiffrer ce charabia ?

Il hésite avant de répondre. Superstitieux, il n'ose pas encore employer le titre de princesse :

— Maitresse, j'ai traduit une partie de l'ouvrage. Par chance, je conservais un ancien dictionnaire de latin.

Il fait une pause, ménageant le suspense.

— Tu vas la cracher, ta traduction, l'ancêtre !

Faisant mine de ne pas s'offusquer, Ramsay exhibe quelques feuillets couverts de pattes de mouche.

— J'ai résumé sur ces pages les points principaux relatés dans ce traité d'astronomie.

— D'astrono… quoi ?

Erika s'impatiente de plus en plus. Ramsay comprend qu'il a intérêt à être clair et concis :

— Pour faire simple, l'auteur, Galilée, a consigné les observations de la lune, des étoiles, qu'il a réalisées avec sa lunette astronomique.

— La lune, j'en ai rêvé … Mais c'est quoi, bordel ?

Ramsay explique que la lune est, toujours d'après Galilée, un satellite de la terre. Une petite planète qui tourne autour d'une plus grande. Mais ce traité datant de l'an mille six cent dix, soit plusieurs millénaires avant leur ère, parait peu fiable.
— Pourquoi ? demande Erika.
— Mais parce j'ai eu beau observer le ciel jour et nuit avec ma longue-vue : jamais je n'ai décelé la moindre planète sœur !

Sa réflexion plongea la jeune femme dans un tel abime de perplexité, qu'elle ne s'aperçut même pas du départ de Ramsay.

— Après avoir bu la coupe, nos corps et nos cœurs se joindront !
Les paroles rituelles, prononcées de concert par les deux amants, scellent leur union. Puis, Bigléo s'avance au-devant de la foule.
— Moi, guide suprême de cette communauté, par les pouvoirs qui me sont conférés, j'ordonne que mon épouse reçoive le titre de « Princesse des iles ». Elle siégera au conseil, en tant que membre de plein droit. Des murmures de désapprobation se font entendre. Ramsay se lève :
— Maitre, la parité des membres est obligatoire. La présence de la princesse briserait cette règle première.
Bigléo sourit d'un air entendu. Désignant Orlanda, il déclare :
— Tu as raison, vieux décrépi. Celle-là n'a plus rien à faire parmi nous. Je la révoque donc !
La jeune femme blêmit sous l'affront. Malgré les chuchotements, elle se lève dignement. Passant près du guide, elle clame haut et fort :
— Je cède ma place à mon corps défendant. Mais elle ne la mérite pas !
Un passage s'ouvre alors dans la foule, improvisant une haie d'honneur à sa disgrâce.
Erika, couronne sur la tête, savoure ce moment. Elle a de grands projets pour ce petit peuple !

La nuit de noce fut encore plus torride que les précédentes. Son amant déploya toute l'entendue de ses talents sexuels. La nouvelle princesse appréciait sa fouge, confirmant sa domination. Elle le tenait par le corps. Les sentiments n'avaient rien à voir. Du moins, pour elle. A l'aube, lorsqu'il montra des signes de fatigue, elle lui fit part d'un de ses projets :
— Mon cher époux, nous n'allons pas nous contenter d'un ramassis de pêcheurs !
Bigléo ne capte pas immédiatement l'allusion. Gavé de plaisir, il baille à s'en décrocher la mâchoire :
— Ma princesse, nous avons survécu grâce à ce mode de vie !
Erika prend son temps pour répondre :
— Il faut cesser de nous satisfaire de survivre. Nous devons à présent nous tourner vers des activités plus lucratives !
Le guide suprême ne comprenant pas où elle veut en venir, essaye de la prendre dans ses bras pour prolonger l'orgie. Elle l'écarte sans ménagement :
— Nous allons transformer ces minables pêcheurs en pirates des mers. Notre ile deviendra le repère de la flibuste, le centre névralgique des frères de la côte !
Bigléo la contemple bouche bée. Il n'en revient pas des propositions de la gamine.

6- Le Chasseur

Le loup solitaire semble désorienté. Il tourne en rond nerveusement, puis s'assoit soudain. Il poursuit ce manège en levant parfois la tête vers le ciel étoilé. La nuit a apaisé les bourrasques de vent. Tout le jour, la tempête a soufflé, obligeant Oblan le chasseur à s'abriter dans le tronc d'un grand arbre. Ainsi dissimulé, il profite d'être contre le vent pour observer la bête sauvage. Nulle présence de meute. L'animal solitaire erre à la recherche de quelque chose. Oblan sait qu'il devra le tuer s'il s'approche trop prêt de sa cachette. Lui aussi mène une quête solitaire. Il a quitté la tribu des montagnes, lassé par les affrontements incessants. Malgré son physique de colosse, il craignait d'être assassiné dans son sommeil, par quelque illuminé.

La bête sauvage hurle en levant le museau. Son cri résonne comme un appel désespéré dans le silence nocturne. Soudain, le loup se redresse et détale la queue entre les jambes. Oblan serre plus fort son coutelas. Un prédateur a fait fuir le canidé. Des craquements retentissent dans la forêt. Des branches d'arbre ou peut-être …une explosion, un souffle ! La forêt dévastée, des arbres arrachés. Tels des dominos, les fières ramures s'écroulent les unes après les autres. Oblan n'a que le temps de s'extraire de la souche qui se soulève et s'arrache de terre. Il zigzague dans ce cahot apocalyptique, fuyant sans se retourner, de peur de voir ce qui le poursuit.

Lorsqu'il s'affale à bout de force, le monde derrière lui n'est que destruction. « Un cyclone n'aurait pas causé plus de dégâts ! » Pourtant, aucune tempête à l'horizon, nul tourbillon venteux ! Il respire difficilement, les battements de son cœur à tout rompre. Mystérieusement, la chose qui le traquait a disparu. En bon chasseur, il se savait le gibier d'un terrible ennemi. « Mais lequel ? ». Peu à peu, sa respiration anarchique est domptée. L'âge n'arrange rien. Autrefois, on disait : dans la force de l'âge ! Plutôt sans la force de l'âge, oui ! Repartir. Ne pas oublier sa quête. Tandis qu'il se redresse péniblement, un grognement sourd retentit dans son dos. L'avertissement caractéristique d'un prédateur. Lentement, il se retourne pour affronter le loup gris.

L'animal avait donc senti son odeur, avant le cataclysme. Il le fixe de ses yeux dorés, sans haine. La faim seulement le pousse à tuer. Oblan extirpe délicatement son coutelas de l'étui. La lame brille dans l'obscurité pernicieuse. Agacé, son adversaire gronde. Un pauvre humain, à la chair délicate et aux dents inoffensives, se permet de défier le maitre de la forêt. Le loup simule des attaques pour l'impressionner. Surtout, ne pas réagir. Ne pas montrer sa peur. Le canidé va bondir pour mordre sa gorge. Alors, sans réfléchir, Oblan s'agenouille devant lui, plante sa lame dans le sol et s'aplatit face contre terre.

Le loup, décontenancé par tant de soumission, virevolte et exécute plusieurs allers-retours. Cette proie ne se comporte pas comme les autres. Elle n'est pas terrorisée. Il s'approche de l'intrus, renifle, mordille les membres, puis urine tout autour. Rassuré, il s'assoit à quelques pas, guettant sa réaction. Le chasseur se positionne accroupi et tend ses mains vers la bête sauvage. D'abord, celle-ci montre les dents. Puis, brusquement, s'avance et lèche les paumes offertes. Alors seulement, après un long moment, Oblan caresse la fourrure de l'animal qui gémit.